Laura Bellini

Sans mode d'emploi *pour revenir*

Pour rester ensemble, ils doivent
cesser de faire des projets
l'un pour l'autre



Sans mode d'emploi pour revenir

Pour rester ensemble, ils doivent cesser de faire des projets l'un pour l'autre

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384900918

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4

Chapitre 1 - Les conditions qui ne figuraient pas dans le projet 12

Chapitre 2 - La distance entre deux chaises 23

Chapitre 3 - Ce que les plans ne montrent pas 34

Chapitre 4 - Les endroits où l'on revient 46

Chapitre 5 - Le droit de refuser 61

Chapitre 6 - Avant que les lumières ne s'éteignent 73

Chapitre 7 - De l'autre côté du baiser 84

Chapitre 8 - La lumière aux fenêtres des autres 97

Chapitre 9 - Les risques inscrits en petits caractères 110

Chapitre 10 - Sans projet pour demain 120

Chapitre 11 - Ce que nous n'avions pas dit ce matin 132

Chapitre 12 - Le prix des non-dits 144

Chapitre 13 - On ne peut pas tout sauver 156

Chapitre 14 - La vérité qui ne tient pas dans un calendrier 168

Chapitre 15 - Tout ce que je n'avais pas dit 180

Chapitre 16 - Le silence entre nous 191

Chapitre 17 - Les choses qui restent 202

Chapitre 18 - Deux places dans le calendrier 213

Chapitre 19 - Une place pour deux avenirs 224

Chapitre 20 - Sans mode d'emploi pour revenir 236

INTRO

La première chose que j'ai faite en entrant dans l'ancien entrepôt a été de poser une bande de ruban de masquage bleu sur le sol. La deuxième a été de la déplacer de dix-sept centimètres, parce que la lumière n'arrivait pas sous l'angle que j'avais prévu.

Il était huit heures du matin. Derrière les fenêtres de l'entrepôt, à Łódź, une pluie de novembre assombrissait le ciel. Et je disposais d'exactement quarante-huit heures pour convaincre six artisans que créer un atelier partagé n'était pas la pire idée de leur carrière.

Sur l'écran de ma tablette, le projet était magnifique. Six postes de travail, un espace d'atelier ouvert, une petite galerie près de l'entrée et une grande table commune autour de laquelle on pourrait discuter, se disputer à propos des projets ou simplement boire un café. J'avais même choisi la couleur des murs. Un blanc chaud légèrement grisé, qui préserverait le caractère des vieilles briques.

Dans la réalité, l'entrepôt sentait le bois humide, la poussière et quelque chose de métallique que je n'arrivais pas à identifier. L'une des grandes vitres était fissurée, le radiateur contre le mur nord ne fonctionnait pas et un câble électrique pendait du plafond, terminé par un domino de raccordement.

Malgré tout, je ressentais cette excitation familière.

J'adorais les endroits auxquels les autres avaient renoncé. Les hangars vides, les vitrines oubliées, les anciens commerces dont les enseignes avaient disparu depuis longtemps. En tant que scénographe d'exposition, j'avais

appris à entrevoir un avenir là où la plupart des gens ne voyaient que le coût des travaux.

Cette fois, cet avenir devait aussi être le mien.

Après des années passées à travailler pour les galeries et les institutions des autres, je voulais créer un lieu où je reviendrais non pas parce qu'un nouveau contrat aurait été signé, mais parce que j'aurais moi-même choisi cette adresse.

J'ai déplié mon plan sur une table improvisée et maintenu ses quatre coins avec des morceaux de brique. J'étais en train de marquer l'emplacement réservé aux céramiques lorsqu'une voix masculine s'est élevée derrière moi.

— Si vous installez une étagère à cet endroit, dans six mois, vous l'enlèverez avec le plâtre.

Je ne me suis pas retournée tout de suite.

— Bonjour à vous aussi.

— Bonjour. Le mur est humide.

J'ai levé les yeux de mon plan.

Un homme se tenait dans l'embrasure de la porte. Il portait une veste de travail sombre et tenait une caisse à outils en bois d'une main, un gobelet de café en carton de l'autre. Ses cheveux courts étaient légèrement ébouriffés, sa barbe datait de quelques jours et son visage avait cette expression particulière des hommes qui n'envisagent pas de s'excuser de donner un avis qu'on ne leur a pas demandé.

— Je sais, ai-je répondu. C'est pour cela que l'étagère ne sera pas collée au mur.

— À quelle distance ?

— Douze centimètres.

Il m'a examinée avec davantage d'attention.

— Il en faut au moins vingt, tant qu'on n'a pas déterminé d'où vient l'humidité.

— Vous êtes expert en bâtiment ?

— Menuisier.

— Dans ce cas, je suis ravie de savoir que nous disposons déjà d'un premier avis de menuisier.

Le coin de sa bouche a frémi. Pas assez pour que je puisse appeler cela un sourire, mais suffisamment pour me faire soupçonner qu'il avait parfaitement compris mon ton.

Il a posé sa caisse sur le sol.

— Jan Brzozowski. Je dois aménager mon poste de menuiserie ici. Et, apparemment, donner un coup de main pour les installations des autres.

— Kamila Żur. Je conçois l'ensemble de l'espace.

— J'avais remarqué.

Son regard a glissé vers le ruban tendu entre les piliers, puis vers ma tablette et les échantillons de matériaux soigneusement disposés sur la table.

— Je vois aussi que chaque chose a déjà sa place.

— C'est un peu le principe d'un projet.

— Parfois, ça vaut la peine de demander d'abord au lieu ce qu'il permet.

Je n'aimais pas les gens qui confondaient expérience et droit de décider à la place des autres. J'aimais encore moins ceux qui parvenaient, en une seule phrase, à remettre en question plusieurs heures de mon travail.

Pourtant, au lieu de l'ignorer, je lui ai demandé :

— Alors, selon vous, qu'est-ce qu'il veut, cet entrepôt ?

Jan a posé son café et s'est dirigé vers la grande fenêtre. Il s'est accroupi près d'une vieille poutre en bois, a effleuré sa surface, puis observé la lumière qui traversait la vitre sale.

— Qu'on arrête de le traiter comme une boîte vide.

Sa réponse était agaçante de justesse.

Je reconnaissais ce genre de remarque. Il ne cherchait ni à m'impressionner par son savoir-faire ni à gagner une discussion. Il parlait du bois comme je pensais à l'espace : comme à quelque chose qui possédait sa propre histoire, ses contraintes et ses possibilités.

Pendant un instant, je l'ai regardé faire glisser sa main le long de la poutre, ses doigts s'immobilisant sur un ancien assemblage. Il avait de larges mains, marquées par les petites traces du travail quotidien, mais son geste possédait une délicatesse surprenante.

— La poutre reste, ai-je déclaré.

— Bien.

— J'ai prévu un éclairage autour.

— Encore mieux.

— Et l'étagère sera placée à vingt centimètres du mur, si nous confirmons l'origine de l'humidité.

Cette fois, il a vraiment souri.

— Vous savez changer d'avis.

— Ne prenez pas cette habitude pour acquise.

Il a laissé échapper un rire discret, et j'ai éprouvé une satisfaction inattendue. Pas parce que j'avais obtenu son approbation. Plutôt parce que, pour la première fois depuis

des semaines, quelqu'un considérait mon projet comme le début d'une conversation et non comme un produit fini qu'il suffisait d'accepter sans réfléchir.

Mon téléphone a vibré dans ma poche.

J'ai regardé l'écran et je l'ai aussitôt regretté.

Un message de Magda Rosińska, une productrice d'expositions avec laquelle j'avais travaillé quelques années plus tôt.

Kamila, le projet de Copenhague revient sur la table. Cette fois, nous avons vraiment le budget. J'ai besoin de ta réponse avant vendredi. Trois mois, avec possibilité de prolongation. Je t'appelle ce soir.

J'ai lu le message deux fois.

Copenhague.

Ce n'était pas la première fois qu'on me proposait de partir. Ni la première fois que je m'imaginais dans une ville étrangère, travaillant au sein d'une grande équipe internationale, sur une exposition que je pourrais ajouter à mon portfolio sans la moindre hésitation.

Sauf que, cette fois, je me trouvais dans un entrepôt qui devait devenir ma première véritable entreprise personnelle.

J'ai rangé mon téléphone avant que Jan puisse apercevoir l'écran.

— Un problème ? a-t-il demandé.

— Non. Une affaire professionnelle.

— En général, ça veut dire qu'il y a quand même un problème.

— Ou simplement que certaines personnes ont plusieurs projets.

— Ça, je comprends très bien.

Il n'a pas insisté.

Cette petite preuve de retenue m'a surprise davantage que sa franchise précédente. J'étais habituée aux personnes qui transformaient leur curiosité en droit de tout savoir et leur intérêt en prétexte pour poser toujours plus de questions.

Jan, lui, s'est simplement remis à examiner la poutre.

Pendant les quinze minutes suivantes, nous avons vérifié les dimensions. Il prenait les mesures, je corrigeais le plan. Nous n'étions pas d'accord sur l'emplacement de deux postes de travail, sur la largeur du passage ni sur la place réservée aux machines les plus lourdes. Il n'a jamais essayé de couvrir ma voix. Chaque fois, il avançait une raison précise et, lorsque mon argument était meilleur, il l'acceptait sans manifester de fierté blessée.

Je trouvais cela plus séduisant que je ne voulais bien l'admettre.

Près du mur ouest, nous avons dû déplacer un grand panneau de bois. J'en ai saisi une extrémité avant même qu'il ait le temps de me proposer son aide.

— C'est lourd, m'a-t-il prévenue.

— J'avais remarqué.

— Je ne sous-entendais pas que vous n'en étiez pas capable.

— Et moi, je ne sous-entendais pas que j'avais besoin d'être secourue.

Il m'a regardée par-dessus le bord du panneau.

— Parfait. Alors on peut simplement le porter ensemble.

Lorsque nous avons posé le bois contre le mur, nous nous sommes retrouvés plus près l'un de l'autre que la situation ne l'exigeait. J'ai senti l'odeur de sa veste, celle du café fraîchement préparé et du bois.

Il ne s'est pas écarté brusquement. Il n'a pas non plus profité de cette proximité pour tenter un geste équivoque.

Il me regardait tranquillement, comme s'il attendait que je décide moi-même si je voulais mettre fin à ce bref instant.

J'ai été la première à reculer.

— Je dois encore vérifier l'arrière-salle, ai-je dit.

— Il y fait plus froid qu'ici.

— Voilà qui n'est pas très encourageant.

— Je peux vous montrer où le toit fuit.

— Vous êtes toujours aussi doué pour gâcher l'enthousiasme des gens ?

— Seulement quand je tiens à ce qu'ils construisent quelque chose de solide.

Il s'est dirigé vers l'arrière de l'entrepôt, me laissant libre de le suivre ou non.

Pendant quelques secondes, j'ai observé son dos, sa démarche assurée et la manière dont il évitait les irrégularités du sol, comme s'il les connaissait depuis des années.

Puis j'ai baissé les yeux vers mon téléphone.

Le message de Copenhague attendait toujours une réponse.

Je pouvais rester à Łódź et construire quelque chose de durable. Je pouvais partir avant que quoi que ce soit ait le temps de me retenir. Les deux possibilités m'appartenaient,

et c'était précisément pour cette raison qu'aucune n'était simple.

— Kamila ? a appelé Jan depuis le fond de l'entrepôt. Vous venez ?

C'était la première fois qu'il prononçait mon prénom sans cette distance officielle qui avait marqué nos premiers échanges. Cela lui était venu naturellement, comme s'il n'avait pas besoin de demander la permission pour adopter un ton plus familier, sans pour autant considérer que cela lui donnait le moindre autre droit.

— J'arrive.

J'ai rangé mon téléphone et je l'ai suivi.

Pourtant, je me suis arrêtée un instant dans le passage.

Jan se tenait quelques pas plus loin, sous la seule lampe qui fonctionnait encore. Lorsqu'il a tourné la tête, nos regards se sont croisés dans la pénombre.

J'ai pensé alors que le danger ne venait pas nécessairement des grandes promesses ni des gens qui essayaient de bouleverser notre existence.

Parfois, il suffisait de quelqu'un qui nous faisait simplement une place à ses côtés.

Et moi, debout dans cet entrepôt, le plan de tout l'atelier à la main, j'étais incapable de répondre à une seule question : serais-je un jour capable de lui faire une place dans ma propre vie sans renoncer, pour autant, à celle que j'étais ?

Chapitre 1 - Les conditions qui ne figuraient pas dans le projet

Le lendemain matin, je suis arrivée à l'entrepôt avec trois versions imprimées du projet, un thermos de café et la ferme intention de ne pas laisser Jan Brzozowski me faire perdre mon sang-froid.

À neuf heures trente, je devais présenter le concept à tous les futurs occupants de l'atelier. La veille, j'avais modifié la disposition des postes de travail en tenant compte de plusieurs de ses remarques, mais je n'avais aucune intention de lui confier les rênes du projet sous prétexte qu'il savait parler du bois avec conviction.

À première vue, l'entrepôt était exactement dans le même état que la veille. Ce n'est qu'en m'approchant de la table que j'ai remarqué que quelqu'un y avait disposé six chaises dépareillées. L'une était en bois clair, deux étaient métalliques, et les autres dataient probablement de l'époque où le bâtiment servait à entreposer des tissus. Sur chaque siège se trouvait une feuille portant le prénom de son futur occupant.

À ma place, une tasse affichait l'inscription : « La conceptrice a toujours raison. »

— C'est une provocation ? ai-je demandé lorsque Jan est apparu derrière une étagère.

— Plutôt une tentative d'améliorer l'ambiance avant la réunion.

Il portait un pull sombre dont il avait remonté les manches jusqu'aux coudes. Il paraissait moins sévère que la veille,

même si la façon dont il a regardé mes documents annonçait déjà une nouvelle discussion.

— Comment saviez-vous où j'allais m'asseoir ?

— J'ai choisi la place qui offre la meilleure vue sur tout le monde. Je me suis dit que vous auriez fait le même choix.

— Et si j'avais envie de m'asseoir ailleurs ?

— Vous n'auriez qu'à déplacer la feuille.

J'ai soulevé la tasse et découvert qu'elle était vide.

— Au moins, vous n'avez pas choisi mon café à ma place.

— Je ne connais pas encore vos goûts.

Le mot « encore » est resté suspendu entre nous avec une netteté surprenante. J'ai reposé la tasse en feignant de m'intéresser à mes documents. Jan n'a rien fait pour profiter de mon embarras passager.

Zofia est arrivée la première. C'était une céramiste d'une cinquantaine d'années qui tenait depuis longtemps un petit atelier dans le quartier de Bałuty. Natalia, spécialisée dans le textile artistique, l'a suivie, puis sont arrivés Michał, relieur, Lena, créatrice de bijoux, et Paweł, qui restaurait de vieilles lampes. Jan était le sixième artisan. Ils avaient tous des besoins différents et partageaient la même conviction inébranlable : leur activité était celle qui nécessitait les meilleures conditions de travail.

J'ai présenté le projet sur l'écran installé près de l'entrée. J'ai parlé de la galerie commune, des ateliers ouverts aux habitants et de cet espace qui devait associer la fabrication à la présentation des objets achevés. Au début, la discussion s'est déroulée comme prévu. Natalia s'est enthousiasmée pour la lumière près de la fenêtre sud, Michał s'est renseigné sur les armoires fermant à clé et Lena a voulu

savoir si elle pourrait recevoir ses clients sans les faire traverser la partie réservée aux ateliers.

J'avais anticipé toutes ces questions.

En revanche, je n'avais pas prévu ce que Jan allait dire lorsque nous sommes passés au calendrier.

— Je ne peux pas accepter la date d'ouverture tant que nous n'avons pas déterminé qui sera responsable de la préparation des installations et de la réception technique des postes de travail.

Sur l'écran figurait la date d'ouverture prévue : le 23 janvier.

— Le calendrier prévoit une marge de sécurité, ai-je répondu.

— Dix jours.

— Douze, si le fournisseur des aménagements respecte ses délais.

— Et s'il ne les respecte pas ?

— Nous procéderons alors à des ajustements.

Jan a posé les mains sur la table.

— C'est précisément pour cela qu'il nous faut des règles avant de commencer à construire quoi que ce soit.

Zofia a posé son stylo.

— Jan a raison. Je dois résilier mon bail actuel suffisamment à l'avance. Je ne peux pas déplacer mon four dans un endroit où je découvrirai ensuite que l'installation électrique n'est pas prête.

J'ai senti ma présentation, préparée avec tant de soin, perdre toute sa solidité.

— Je ne propose à personne d'emménager dans un local inachevé, ai-je expliqué. Cette date est un objectif d'organisation, pas une obligation.

— Dans ce cas, mettons par écrit ce qui doit être fait pour que cet objectif soit réaliste, a répondu Jan.

Il n'avait pas élevé la voix. Il n'avait pas cherché à me ridiculiser. Malgré cela, j'avais envie de lui rappeler que c'était moi qui avais passé les quatre derniers mois à négocier avec le propriétaire, à élaborer le concept et à chercher les financements nécessaires aux travaux d'aménagement.

— Nous pourrions en discuter après la présentation, ai-je proposé.

— Bien sûr. Mais tout le monde devrait savoir exactement à quoi il s'engage.

Michał a acquiescé. Natalia m'a adressé un sourire désolé. Je savais que si je m'obstinais à revenir à mes diapositives, je perdrais quelque chose de plus important que le contrôle de la réunion.

J'ai éteint le projecteur.

— Très bien. Parlons des conditions.

Pendant l'heure suivante, nous avons recensé des exigences que j'avais jusque-là considérées comme de simples détails d'exécution. Il fallait prévoir des contrôles électriques distincts, déterminer qui serait responsable de la ventilation, établir les règles d'accès à l'entrepôt et obtenir une confirmation écrite précisant quelles machines pourraient être mises en service avant la fin des travaux. Zosia ne pouvait pas abandonner son atelier actuel trop tôt. Paweł avait besoin de temps pour déplacer son équipement

lourd. Lena pouvait commencer à travailler à son établi de bijoutière avant même que la galerie commune soit achevée.

J'écoutais, je prenais des notes et je découvrais progressivement que mon projet n'était pas du tout en train de s'effondrer. Il cessait simplement d'être la vision d'une seule personne pour devenir un lieu que six autres personnes pourraient réellement utiliser.

C'était une découverte inconfortable.

Lorsque les participants sont partis visiter l'arrière-salle, Jan est resté près de la table. Il faisait glisser son doigt sur le calendrier imprimé, s'arrêtant sur les différentes dates.

— Tu aurais pu me prévenir que tu comptais remettre la date en question devant tout le monde, ai-je lancé.

Il a relevé la tête.

— Je n'avais pas l'intention de la remettre en question. Je voulais savoir sur quoi elle reposait.

— Tu sais parfaitement quel effet ça a produit.

— Je sais surtout que nous avons maintenant six personnes qui ne prendront pas leurs décisions sur la base de choses laissées dans le flou.

— Et moi, je me retrouve avec une semaine de travail supplémentaire.

Il a posé la feuille.

— Je peux prendre une partie de ce travail en charge.

— Ce n'est pas la question.

— Alors, quelle est la question ?

J'ai repoussé ma chaise et me suis approchée de la fenêtre. Un tramway est passé de l'autre côté de la vitre, tandis que l'asphalte mouillé reflétait les phares des voitures.

Pendant un instant, je me suis demandé jusqu'où je pouvais me confier à un homme que je connaissais depuis vingt-quatre heures à peine.

— La question, c'est que ce projet est le mien, ai-je fini par répondre. Je ne parle pas de la propriété du bâtiment. C'est mon idée, ma responsabilité et ma réputation. Pendant des mois, on m'a répété que ça ne marcherait pas, que cet endroit était trop compliqué, que je devrais me consacrer à quelque chose de moins risqué. Maintenant qu'il commence enfin à prendre forme, je n'ai aucune envie que quelqu'un d'autre prenne les commandes.

Jan est resté silencieux un moment.

— Je ne veux pas prendre les commandes.

— Alors, qu'est-ce que tu veux ?

— Que tu laisses les gens exprimer leurs besoins avant de leur promettre une solution toute faite.

Ce n'est pas seulement le contenu de sa réponse qui m'a frappée. Pour la première fois, il me tutoyait, comme si notre conversation venait de franchir une frontière au-delà de laquelle les formules de politesse n'avaient plus vraiment de sens.

— Facile à dire pour toi, ai-je répliqué. Tu n'es pas responsable de l'ensemble.

— Mais je suis responsable de ma partie. Si je conçois mal mon atelier, je ne pourrai pas honorer mes commandes. J'ai des clients, des collaborateurs qui travaillent avec moi sur les projets importants et des engagements que je ne peux pas repousser d'un simple coup de téléphone.

— Je comprends.

— Je n'en suis pas certain.

Je lui ai lancé un regard sévère.

— Attention.

Il a soutenu mon regard.

— Kamila, je ne remets pas ton travail en cause. C'est justement parce que je le prends au sérieux que je veux que ce projet survive à sa première semaine difficile, au lieu de simplement faire bonne impression le jour de l'inauguration.

La réplique que je m'apprêtais à lui servir m'a soudain paru puérile.

Au lieu de la prononcer, j'ai pris un crayon.

— Quelle solution proposes-tu ?

Jan s'est approché de la table et a déplié une feuille à côté de mon plan. Il n'a pas déplacé mes documents sans me le demander. Il a indiqué trois étapes : préparer l'espace, mettre les postes de travail en service et, seulement ensuite, ouvrir la galerie. Chacune devait avoir sa propre date et ses propres critères d'achèvement.

— Tu veux repousser l'ouverture d'un mois, ai-je constaté.

— Je veux éviter que nous annoncions une date pour ensuite faire semblant que tout est prêt.

— J'ai des engagements envers le propriétaire.

— Lesquels ?

Je lui ai expliqué les conditions du bail. Pendant les trois premiers mois, le loyer était réduit, mais il devait augmenter à partir de février. Chaque retard signifiait que nous devrions couvrir les dépenses sans percevoir les recettes de la galerie et des ateliers.

Jan n'a pas réagi immédiatement. Il a pris une calculatrice et commencé à comparer les dépenses.

— Si nous mettons certains postes en service plus tôt, les artisans pourront travailler même si la galerie n'est pas encore prête, a-t-il déclaré quelques minutes plus tard.

— Et l'inauguration ?

— Nous pourrions procéder en deux étapes. D'abord une ouverture destinée aux clients des artisans, puis un événement public.

Je me suis penchée sur la feuille. L'idée était pratique, mais il lui manquait quelque chose qui constituait pourtant le cœur de mon projet.

— Je ne veux pas que la galerie devienne un élément secondaire dont nous nous occuperons un jour, quand nous aurons le temps.

— Alors fixons une date que nous ne pourrons pas modifier sans décision commune.

— Et un budget qui ne pourra pas être transféré aux ateliers.

Il a acquiescé.

— D'accord.

Pendant la demi-heure suivante, nous avons retravaillé le calendrier. À mesure que nous parvenions à des accords, la tension entre nous changeait de nature. Nous continuions à discuter, mais nous avions cessé de considérer chaque désaccord comme une tentative de prendre l'avantage.

Jan s'est révélé patient sur les questions techniques et impitoyable face aux formulations vagues. Lorsque je disais que quelque chose « devrait fonctionner », il me demandait ce que j'entendais exactement par là. Lorsqu'il affirmait

qu'une solution serait « plus sûre », j'exigeais une justification précise.

À un moment, nos mains se sont rencontrées au-dessus du même crayon. Nous les avons retirées presque simultanément.

— Je t'en prie, a-t-il dit en faisant glisser le crayon vers moi.

— Quelle élégante concession.

— Ne t'y habitue pas.

J'ai souri avant de pouvoir me retenir.

Quand les autres sont revenus, nous leur avons présenté notre proposition commune. Chacun s'est vu attribuer des tâches et a eu la possibilité de suggérer des modifications jusqu'au vendredi. Zofia a visiblement poussé un soupir de soulagement, tandis que Natalia proposait de s'occuper des rideaux provisoires qui sépareraient les postes de travail.

Après la réunion, je suis restée pour ranger les documents. Jan a refermé sa caisse à outils, mais il ne semblait pas pressé de partir.

— Tu es toujours en colère contre moi ? a-t-il demandé.

— J'y réfléchis encore.

— Tu as fixé une date limite pour prendre ta décision ?

— Contrairement à toi, je n'ai pas besoin d'un calendrier pour tout.

Il s'est appuyé contre la table.

— Tant mieux. Je commençais à m'inquiéter.

Je l'ai observé plus attentivement. Il avait trente-neuf ans, d'après les dossiers des participants au projet, et son visage possédait quelque chose que je n'arrivais pas tout à fait à

définir. Il n'avait pas l'air d'un homme auquel la vie avait épargné les déceptions. Pourtant, son sourire n'avait rien de cynique.

— Pourquoi as-tu décidé de rejoindre cet atelier, au fond ? ai-je demandé.

— Parce que je veux avoir un endroit que je ne serai pas obligé de quitter tous les deux ans.

— Tu as souvent déménagé ton atelier ?

— Trois fois en sept ans. Des loyers qui augmentent, des propriétaires qui changent, des bâtiments mis en vente. À chaque fois, il fallait démonter tout ce que j'avais construit.

Il a jeté un coup d'œil vers la poutre près de la fenêtre.

— J'aimerais enfin construire quelque chose en pensant à plus d'une saison.

Il avait parlé calmement, mais sa réponse ne ressemblait pas à une information anodine.

— Et moi, j'aimerais créer un endroit qui ne m'enferme pas dans une seule façon de vivre, ai-je dit.

Il m'a regardée avec intérêt.

— Ce sera probablement la partie la plus difficile de notre projet.

— Pourquoi ?

— Parce que je commence toujours par les fondations, alors que toi, tu commences par les portes ouvertes.

J'ai laissé échapper un petit rire.

— L'un n'exclut peut-être pas l'autre.

— Peut-être.

Pendant quelques instants, nous sommes restés face à face, de part et d'autre d'une table couverte de corrections et de ratures. Il n'y avait plus rien d'urgent à régler, et pourtant aucun de nous ne faisait mine de récupérer sa veste.

— Kamila ?

— Oui ?

— La prochaine fois que je voudrai modifier le déroulement d'une réunion, je t'en parlerai avant.

J'ai accepté cette promesse d'un signe de tête.

— Et moi, j'essaierai de ne pas considérer chacune de tes remarques comme une attaque contre mes compétences.

— Un programme ambitieux.

— Ne gâche pas ce moment.

Il a souri, mais cette fois, il n'a pas répondu par une plaisanterie. Il m'a regardée avec une telle attention que j'ai dû baisser les yeux vers les plans.

Lorsqu'il est finalement parti, j'ai découvert qu'il avait laissé son numéro de téléphone au verso de l'un des documents imprimés, accompagné d'un court message.

Si tu modifies quelque chose dans le calendrier, appelle-moi. Si tu as envie de te disputer, tu peux aussi.

Je l'ai lu deux fois.

Puis j'ai enregistré son numéro, même si je disposais déjà de ses coordonnées professionnelles dans le dossier du projet.

Cette fois, je voulais avoir une raison de l'appeler de ma propre initiative.

Chapitre 2 - La distance entre deux chaises

Le vendredi, à dix-neuf heures, Jan m'a envoyé la photo d'une table en bois.

Elle n'avait rien de particulièrement spectaculaire. Son plateau rectangulaire était en frêne clair, elle reposait sur quatre pieds massifs et présentait une légère décoloration près de l'un des bords. Sur la photographie, elle se trouvait dans une pièce presque vide, où l'on distinguait seulement une fenêtre et une partie du sol sombre.

La photo était accompagnée d'un message.

J'ai trouvé une solution pour l'espace commun de l'atelier. Tu peux venir voir la table, mais pas question de l'acheter les yeux fermés. Demain, je peux te montrer comment elle est construite.

Je lui ai répondu que s'il comptait me convaincre d'accepter un autre meuble lourd, il avait intérêt à préparer d'excellents arguments.

Je préparerai le café. Les arguments sont déjà prêts.

J'ai souri à mon téléphone, puis je l'ai posé sur mon bureau et me suis remise à corriger le devis.

Pendant trois jours, nous avions travaillé séparément sur les décisions prises lors de la réunion. Jan m'avait envoyé une liste d'exigences techniques, tandis que j'avais préparé une nouvelle disposition des postes et une proposition d'ouverture échelonnée. Nous n'avions abordé aucun sujet personnel, même si je m'étais surprise plusieurs fois à chercher son nom parmi mes notifications.

Le lendemain matin, je me suis rendue à l'adresse indiquée, dans le quartier de Stare Polesie. Son atelier se trouvait dans la cour intérieure d'un immeuble ancien, derrière un lourd portail donnant sur un long passage couvert. Une petite plaque fixée au mur portait le nom de Jan et les horaires d'ouverture.

La porte était entrouverte.

À l'intérieur, l'air sentait le bois, l'huile et le café fraîchement moulu. À gauche se trouvaient des machines dont j'ignorais les noms ; à droite, des rangées de planches soigneusement empilées. Contre le mur du fond, une petite table supportait deux tasses en céramique.

Jan travaillait près d'un étau. Lorsqu'il m'a aperçue, il a posé son outil et retiré ses lunettes de protection.

— À l'heure, a-t-il remarqué.

— Surpris ?

— Plutôt content.

Il portait un tee-shirt gris et un pantalon de travail sombre. Sans sa veste, il paraissait différent, plus détendu. J'ai remarqué une petite cicatrice sur son avant-bras et la manière dont il ajustait machinalement sa manche avant de me tendre une tasse.

— Sans sucre, a-t-il dit. Si je me suis trompé, il y en a sur l'étagère.

— Tu as bien deviné.

— Premier succès de la journée.

Le café était fort et brûlant. J'ai parcouru l'atelier du regard en essayant de ne pas montrer trop ouvertement l'intérêt que son propriétaire suscitait chez moi. En réalité, tout révélait quelque chose de Jan. Chaque outil avait sa

place, mais des projets en cours occupaient les établis. Dans un tiroir, j'ai aperçu des croquis de meubles ; dans un autre, des échantillons de différentes essences de bois.

Ce n'était pas un homme qui vivait exclusivement selon un schéma immuable. Il savait maintenir l'ordre sans retirer à un lieu toute sa vie.

— C'est ton atelier actuel ? ai-je demandé.

— Depuis trois ans. Mon bail se termine en mars.

— C'est pour cela que tu tiens autant aux délais.

— Entre autres.

Nous nous sommes approchés de la table photographiée la veille. Jan a fait glisser sa main sur le plateau, me montrant de légères irrégularités et les variations naturelles de sa couleur.

— Je l'ai fabriquée il y a quelques années pour un restaurant, a-t-il expliqué. La commande a été annulée avant que je puisse la livrer. Depuis, elle est restée ici.

— Pourquoi ne l'as-tu pas vendue ?

— Je n'ai trouvé personne qui la voulait exactement comme elle était.

— Tu aurais pu la modifier.

— J'aurais pu. Mais parfois, ça vaut la peine d'attendre qu'un objet trouve sa véritable place.

Je l'ai regardé par-dessus ma tasse.

— Voilà qui semble étrangement sentimental pour un homme qui exige un calendrier avant chaque décision.

— Pas chaque décision.

— Donne-moi un exemple.